

i tempi felici verranno presto

(BIENTÔT LES JOURS HEUREUX)

un film de ALESSANDRO COMODIN



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2016



i tempi felici verranno presto

(BIENTÔT LES JOURS HEUREUX)

100 min. – DCP – 5.1 – Italie/France – 2016 – Visa n° 141.870

Tommaso et Arturo, en fuite, se réfugient dans la forêt. Des années plus tard, cette forêt est infestée de loups. Ariane y découvre un trou étrange. Ariane est-elle la jeune femme dont on parle dans cette légende de la vallée ? Pourquoi s'est-elle aventuree dans ce trou ? Cela reste un mystère. Cette histoire, chacun la raconte à sa façon, mais tous s'accordent à dire que le loup, Ariane l'a bel et bien trouvé.

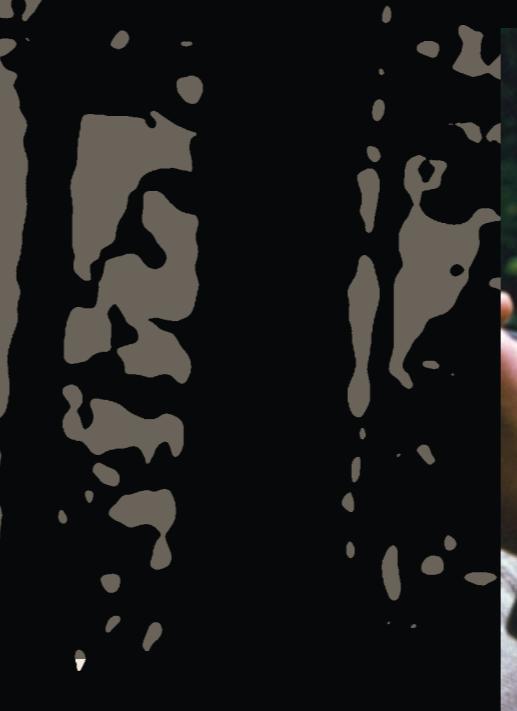
Fiche artistique

Ariane Sabrina Seveycou
Arturo Luca Bernardi
Tommaso Eriks Sizonovas
Dino Carlo Rigoni
Massimo Marco Giordana
Carla Elide Giordanengo
Vétérinaire Paolo Viano
Le père de Massimo Giuseppe Giordana
La fille de Massimo Claudia Giordano
Gigi Daniele Nuvoloni Bonnet

Fiche technique

Réalisation Alessandro Comodin
Scénario Milena Magnani
et Alessandro Comodin
Image Tristan Bordmann
Son Mirko Guerra
Musiques Drache, Dupap
Montage image Joao Nicolau
Montage son Félix Blume
Mixeur Fred Bielle
Une distribution Shellac

Okta Film et Shellac Sud, avec Rai Cinema, en coproduction avec Arte France Cinéma, avec l'aide du MIBACT, avec le soutien de la Commission du film Turin Piémont et du Fonds audiovisuel Frioul-Vénétie Julienne, et de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, avec le Fonds d'aide au développement de la coproduction d'œuvres cinématographiques franco-italiennes.



Après l'ETE DE GIACOMO

le nouveau film d'Alessandro Comodin



Une distribution Shellac

04 95 04 95 92 - contact@shellac-altern.org
Programmation
01 70 37 76 20
programmation@shellac-altern.org

www.shellac-altern.org

Presse

MAKNA PRESSE
Chloé Lorenzi et Pauline Gervaise
06 08 16 60 26 - 06 71 74 98 30
info@makna-presse.com

Intentions

Parmi toutes les histoires que me racontaient mes grands-parents, celle de Dino est celle qui m'a le plus marqué. Peut-être parce que Dino est encore vivant et que je le connais bien, ou parce que j'ai toujours aimé les histoires de fantômes.

Dino est un ami de mon grand-père, rentré à pied de Russie en 1945. Ce garçon emprisonné à 20 ans en 1941, a sauté du train qui le transportait vers la Sibérie. Il a alors passé quatre ans à sillonna l'Union Soviétique en suivant une direction bien précise : le soleil, le Sud.

En URSS, il a travaillé, a appris le russe, a été de nouveau emprisonné et s'est encore évadé. Il est même tombé amoureux je crois, tandis que chez lui, dans le Frioul, personne ne l'attendait plus, on avait perdu sa trace. On le croyait mort comme tant d'autres, congelé quelque part.

Puis, un beau jour, à la fin de la guerre, Dino retourne dans son village.

Ce fantôme en chair et en os a franchi le seuil de la maison de ses parents. Le cœur de son père n'a pas résisté à une telle joie, il mourut un mois plus tard.

Mes grands-parents m'ont raconté beaucoup d'autres histoires sur la guerre comme celle de Dino. Je ne sais plus

à présent si c'est moi qui, enfant, faisais de ces aventures de véritables contes ou si c'est ainsi que mes grands-parents me les racontaient, précisément parce que j'étais un enfant.

Quoiqu'il en soit, il m'en reste une grande tendresse pour les récits qui mêlent histoire et rêverie, où réalité et fiction finissent par se confondre à un point tel qu'il en devient impossible de distinguer réel et imaginaire.

I tempi felici verranno presto s'inspire de l'histoire de Dino, de cet homme qui échappe à la mort et qui, peu à peu, prend plaisir à être en fuite. Je m'en suis emparé pour la développer jusqu'à en faire une de ces légendes mi fantastiques mi réelles que me contaient mes grands-parents. Le temps n'existe plus : Dino disparaît pendant quatre ans, on l'a cru mort et, qui sait, peut-être est-il vraiment mort à ce moment-là, mais ensuite il est quand même revenu.

En développant l'histoire de Dino, *I tempi felici verranno presto* décrit la rencontre de deux êtres qui, chacun à sa manière, ont quelque chose d'exceptionnel. Des individus apparemment sans histoire, dont les actions n'ont à première vue rien d'extraordinaire et qui, par leur simplicité et leur « pureté » mêmes, deviennent héroïques.

Alessandro Comodin

4 questions à Alessandro Comodin

Quel a été le désir fondateur de ce film ?

Il était très simple : filmer des jeunes gens en fuite. C'était donc aussi un désir très compliqué : qu'est-ce que ça signifie de filmer des gens en fuite ? Je voyais des jeunes fuyant quelque chose d'à la fois très concret – une motivation essentielle – et abstraite : le geste primitif de courir, de s'échapper, qui a aussi une charge plus romanesque. Je crois que le film est une variation sur le thème de la fuite, cet instinct de vouloir rompre avec le monde, avec les structures du social qui nous contiennent et nous contraignent.

Ariane fuit-elle aussi ?

Il est évident qu'elle fuit. J'ai essayé de trouver une cohérence par rapport à l'époque où elle se situe, cherchant une motivation scénaristique et disons théorique de la raison de cette fuite. Ce n'est plus présent explicitement dans le montage final, mais dans le scénario elle était atteinte d'une maladie assez mystérieuse. J'ajoute que le désir premier concernant Ariane était de me confronter à une actrice professionnelle, son corps et son visage, ce qui constitue quelque chose de tout à fait nouveau pour moi.

Les différentes parties sont unies par la tonalité du conte, du merveilleux.

Je le relie à l'expérience de mes films précédents, *Jagdfieber* et *L'été de Giacomo*, où il y avait l'idée qu'une captation cinématographique assez brute des situations pouvait nous amener vers quelque chose dépassant le réel et cheminant vers le merveilleux. Le documentaire a cette capacité à déplacer la réalité en direction d'autre chose à partir de cette frontalité initiale. Je parle de cela surtout pour la première partie du film ; la seconde est différente puisque j'y joue avec les codes de la fiction, en particulier du conte. Ce sont des topos des grands récits depuis la nuit des temps : le trou pour la descente aux enfers, le loup, la mort...

Il est courant d'être un cinéaste-cadreur dans le documentaire, c'est très rare pour une fiction.

La caméra est mon seul instrument de direction d'acteur, tout se passe en relation avec la façon dont je filme. Si je ne cadre pas je ne sais pas quoi faire, ou bien j'entre dans une démarche qui ne m'intéresse pas – répéter 15 fois une scène, travailler la psychologie... Après il s'agit d'une fiction, il faut l'assumer, alors je me suis amusé à faire des tableaux en plan fixe, des travellings, des plans larges. Mais ce qui m'intéresse est de me mettre en recherche d'une étincelle, de provoquer et capturer un petit moment de grâce.